

J'essayais de fuir, mes jambes se dérobaient sous moi et j'étais tombée à genoux, anéantie.

Ce qui se passa ensuite est resté dans mon esprit à l'état de rêve ou de cauchemar. Je me rappelle encore avoir vu ces hommes près de moi, puis je me sentis saisir, enlever, porter, mais j'étais incapable de faire un mouvement, de pousser un cri. Il m'est resté pourtant la sensation d'une marche rapide. L'air me fouettait le visage, et je me souviens que cet air me faisait du bien ; mais je n'avais pas conscience d'autre chose. Il y avait aussi l'idée de mon père qui me torturait, mais tout cela était confus en moi et ne dura qu'un moment. Peu après je perdis tout à fait connaissance et ne revins à moi que lorsque je me sentis immobile sur le sable. Mon premier mouvement fut de regarder autour de moi, puis d'appeler Mme Braud, mais j'étais seule dans un endroit inconnu. Je ne savais ce que j'allais faire. J'avais peur ; mais ma première idée avait été de me précipiter, de fuir, quand un cri effrayant me fit retomber à ma place transie de terreur. Je me rappelai tout, et je crus que c'était Mme Braud que l'on égorgeait.

—C'était le Canaque que son compagnon venait de frapper.

—Au même instant, poursuivit Berthe, j'aperçus à l'entrée de la caverne une grande ombre noire. C'était un de mes ravisseurs. Avant que j'eusse pu même faire un mouvement, il se jeta sur moi. Son œil flamboyait. Sa poitrine avait des sifflements rauques. Il me semblait qu'il avait du sang sur lui et qu'une écume rouge sortait de sa bouche. Je me rejetai en arrière, affolée, croyant ma dernière heure venue. Vous savez ce qui s'est passé ensuite. Au moment où je me croyais perdue, vous m'êtes apparu comme un ange sauveur.

Et la jeune fille tourna vers Daniel un regard mouillé de reconnaissance. Tout en causant, Mlle Dartige et son sauveur avaient marché. Le gentilhomme soutenait le mieux qu'il pouvait la jeune fille, que toutes ces émotions avaient brisée. Il devait être fort tard. Le calme était profond autour d'eux ; on n'entendait que le murmure assourdi de la mer. La lune brillait dans un ciel sans nuages et les étoiles scintillaient dans l'azur. Il y avait dans l'air des caresses de brise.

—Nous étions donc bien loin de Nouméa ? demanda Berthe.

—Très loin, répondit Daniel, car j'ai couru près de deux heures à la suite des Canaques ; mais nous n'avons plus rien à craindre maintenant, et nous pouvons nous reposer.

Et effet, les lumières de la ville et du port apparaissaient à quelques milles.

XV

Cependant l'effarement était grand à Nouméa. La nouvelle de la disparition de Mlle Dartige s'y était répandue avec la rapidité de la foudre. On avait vu revenir, la nuit tombée déjà depuis longtemps, Mme Braud, éperdue, blanche d'épouvante, criant et sanglotant. On l'interrogeait. Elle ne pouvait pas répondre. Elle ne savait rien. On ne pouvait tirer d'elle que des renseignements incompréhensibles. Elle avait vu des sauvages. Elle s'était évanouie, et quand elle s'était éveillée, elle s'était trouvée toute seule. Mlle Berthe avait disparu. Elle l'avait cherchée, appelée. Elle n'avait reçu aucune réponse. La nuit venait. Elle avait peur. Elle s'était enfuie au hasard. Elle ne savait même pas où c'était.

Elle n'était jamais allée si loin. M. Dartige, tout en larmes, la tête perdue, s'était rendu aussitôt chez le gouverneur. On avait mis la police sur pied, envoyé des soldats dans toutes les directions.

Mais, dans le palais même, le désarroi était à son comble. A l'heure réglementaire, Daniel de Serves n'était pas rentré. L'évasion d'un forçat est toujours un fait grave pour celui qui en a la surveillance ; aussi le fonctionnaire, qui avait bien des négligences, bien des faiblesses à se reprocher à l'égard de notre héros, était-il lui-même tout désorienté. Il s'en voulait de son bon cœur. Il était puni de s'être relâché de sa sévérité envers un homme indigne. La fuite de Daniel pouvait amener sa destitution. Il lui était pénible surtout de croire à l'ingratitude de celui qu'il avait tant obligé. Aussi d'abord n'avait-il pas voulu admettre que M. de Serves se fût échappé. Il était arrivé malheur au gentilhomme. Peut-être avait-il été, comme Mlle Dartige, enlevé ou massacré par les Canaques. Cependant, la nuit s'avancant et on n'avait aucune nouvelle des deux disparus. Déjà des cancons commençaient à circuler.

Dans tous les cas il y avait dans ces deux disparitions une coïncidence pour le moins étrange. Pendant cette nuit-là, on ne dormit pas à Nouméa. Toute la ville était sur pied. Dans la campagne des troupes circulaient avec des flambeaux. Des bruits sinistres couraient. Les Canaques étaient aux portes. On les avait vus rôder en troupes innombrables jusque sous les murs de la ville. Tout le monde tremblait. On parlait de villas ravagées, d'habitants massacrés. Le gouverneur avait fait chauffer un vapeur pour faire des rondes autour de l'île. L'infanterie de marine avait pris les armes, à tout hasard.

Le jour commençait déjà à poindre, quand un grand bruit se fit dans la ville. Le gouverneur, qui n'avait pas fermé l'œil, se précipita sur son balcon. Il ne tarda pas à voir une troupe de gens barrer presque la rue de Sol férino. En même temps une estafette accourait à bride abattue le prévenir. Daniel était rentré. Il avait été retrouvé avec Mlle Dartige, qu'il avait arrachée aux mains des sauvages.

Le fonctionnaire se précipita hors de palais. La nouvelle était vraie. Une foule émue entourait la maison du négociant. Tout le monde s'écarta pour laisser passer le gouverneur. Celui-ci trouva Dartige en larmes, ne pouvant se lasser d'embrasser sa fille. Daniel de Serves était près d'eux, semblant ravi du bonheur qu'il avait rendu au pauvre père.

—Ah ! tu en fais de belles, toi, lui dit-il d'un ton où il y avait plus de bienveillance que de rudesse.

Le forçat se retourna et demeura tout confus en apercevant son maître.

—Monsieur le gouverneur, balbutia-t-il...

—On te croyait évadé. Et il y a un côté à ta recherche.

—Je n'aurais pas voulu causer cette peine à mon bienfaiteur, murmura le pauvre homme.

Ici, Berthe s'arrachant des bras de son père, intervenait.

—C'est à lui, monsieur le gouverneur, dit-elle, que j'ai dû de pouvoir encore embrasser mon père.

—Que vous est-il donc arrivé ? Racontez-moi ça.

Daniel fit le récit des faits que l'on connaît. M. Dartige ne se lassait pas de le remercier et de le féliciter.

—Oui, tu as fait là, dit le gouverneur, preuve d'une grande habileté et d'un grand courage.

—O ! si je pouvais, s'écria le négociant, le récompenser.